

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



Les arcanes du temps

Trevor Ferguson, *Train d'enfer*, traduit de l'anglais par Ivan Steenhout, Lachine, Pleine Lune, 1998, 308 p.

David Macfarlane, *L'arbre du danger*, traduit de l'anglais par Jean Chapdelaine Gagnon, Montréal, Les Herbes rouges, 1998, 306 p.

Jane Rule, *L'aide-mémoire*, traduit de l'anglais par Pierrette Laberge-Ferth, Laval, Trois, 1998, 436 p.

Francine Bordeleau

Numéro 91, automne 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37959ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bordeleau, F. (1998). Compte rendu de [Les arcanes du temps / Trevor Ferguson, *Train d'enfer*, traduit de l'anglais par Ivan Steenhout, Lachine, Pleine Lune, 1998, 308 p. / David Macfarlane, *L'arbre du danger*, traduit de l'anglais par Jean Chapdelaine Gagnon, Montréal, Les Herbes rouges, 1998, 306 p. / Jane Rule, *L'aide-mémoire*, traduit de l'anglais par Pierrette Laberge-Ferth, Laval, Trois, 1998, 436 p.] *Lettres québécoises*, (91), 31–32.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1998

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

The logo for 'Érudit' features the word 'Érudit' in a bold, red, sans-serif font.

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Trevor Ferguson, *Train d'enfer*, traduit de l'anglais par Ivan Steenhout, Lachine, Pleine Lune, 1998, 308 p., 22,95 \$.

David Macfarlane, *L'arbre du danger*, traduit de l'anglais par Jean Chapdelaine Gagnon, Montréal, Les Herbes rouges, 1998, 306 p., 16,95 \$.

Jane Rule, *L'aide-mémoire*, traduit de l'anglais par Pierrette Laberge-Ferth, Laval, Trois, 1998, 436 p., 17,95 \$.

Les arcanes du temps

À la lumière de ces romans qui nous promettent des débuts de la Confédération jusqu'à aujourd'hui, on verra émerger un Canada intime et parfois imprévu.

TRADUCTION
Francine Bordeleau

MÊME S'ILS RESTENT SANS DOUTE ENCORE trop embryonnaires, des ponts littéraires se développent néanmoins entre les « deux solitudes » linguistiques. C'est ainsi que les Éditions Trois ont commencé à faire connaître au public francophone Jane Rule, une romancière née dans le New Jersey qui vit désormais en Colombie-Britannique et publie depuis 1964 ; que la toute nouvelle collection « Traductions » des Herbes rouges nous permet de lire ce premier roman du Torontois David Macfarlane ; et que les Éditions de la Pleine Lune poursuivent la traduction de l'œuvre de Trevor Ferguson.

De ce Montréalais qui affectionne les personnages excentriques, voici donc, après *La vie aventureuse d'un drôle de moineau* et *Onyx Jobn*, et avant *La ligne de feu* prévu pour la fin de l'année, un *Train d'enfer* qui délaisse Montréal et Parc-Extension — le quartier de prédilection de Ferguson — pour plonger en pleine épopée du chemin de fer canadien.

Nous sommes au siècle dernier, aux confins du pays, et plus précisément dans la très septentrionale région du Grand Lac des Esclaves.

« Un projet comme celui-là, pour le construire, une entreprise gouvernementale avec ses normes, ses règlements, ses exigences ne fait pas l'affaire », dira un entrepreneur. Les ouvriers, recrutés dans les bas-fonds du « Sud », les asiles et les prisons, sont les éléments hétéroclites d'un monde fruste et sauvage dominé par Fisk, le contremaître véreux, et par Prud'homme, « le couque ». Ce personnage brutal se définit lui-même comme un « oracle » et précisera au jeune Martin

Bishop : « Tu es le contrôleur ici mais tu es aussi le gamin. L'innocent. L'agneau promis à l'abattoir où chacun de nous à un moment ou à un autre a été conduit et où nous ne serons plus jamais conduits et c'est pourquoi tu dois être détruit. »

Seize ans, orphelin et chassé de la ferme familiale par la banque : ainsi se lit la fiche signalétique de Martin Bishop lorsqu'il débarque dans les Territoires du Nord-Ouest. Mais cet « innocent » aura au moins appris de son père « que le monde était un lieu difficile et que les gens commettaient des actes malhonnêtes et ensuite mentaient pour soustraire ces actes à la lumière d'un examen rigoureux ». Le monde sur lequel règnent Fisk et Prud'homme est plus que difficile : ici n'existent ni les lois ni la plus élémentaire morale ; les ouvriers sont traités en esclaves pendant que quelques-uns s'enrichissent. Et bientôt le con-

trôleur — « *The Timekeeper* », pour reprendre le titre original — engagera avec le contremaître un combat quasiment épique...

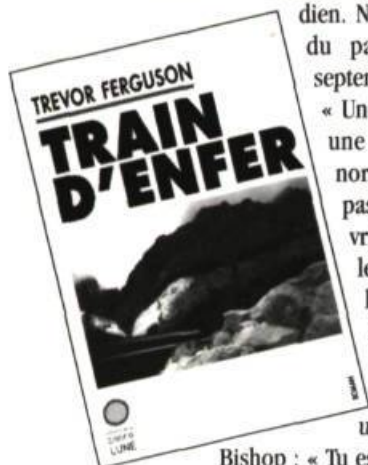
Cet univers impitoyable ne rappelle en rien les deux autres romans de Ferguson déjà traduits en français. À la fantaisie débridée se substituent maintenant la cruauté et une violence qui n'est pas sans évoquer celle de Cormac McCarthy même si, chez ce dernier, ce sont les grands espaces de l'Ouest ou les zones rurales des Appalaches qui plantent le décor d'affrontements sanglants ; on trouvera aussi dans *Train d'enfer* ce sentiment de déréliction qui traverse toute l'œuvre de l'écrivain états-unien... Il serait cependant injuste de réduire le livre de Ferguson à un simple amalgame d'influences. L'écrivain montréalais remonte le cours d'une Histoire oubliée pour la transformer en fiction pleine de fureur et de tension qui ressuscite, dans l'enfer glacé de la taïga canadienne, le mythique combat du Bien et du Mal — le contremaître Fisk incarnant l'absolu du Mal. Ce qui se vit là, avec cette « bande d'individus peu recommandables et avilis et qui ne cessent de souffrir tout au long de cette portion d'éternité », trouve de surcroît un écho aujourd'hui : entre les crises économiques du siècle dernier et celle engendrée par le capitalisme postmoderne se dessine en effet la même sauvagerie.

Patriotisme terre-neuvien

Avec *L'arbre du danger*, David Macfarlane propose un sujet moins évidemment tragique. Le premier roman de cet auteur qui s'est fait connaître comme journaliste et réalisateur de documentaires restitue la chronique des Goodyear, la célèbre famille d'entrepreneurs terre-neuviens. Publié en 1991, *The Danger Tree* fut, semble-t-il, acclamé par le Canada anglais. Bien que le livre possède d'indéniables qualités, on risque d'être un peu moins dithyrambique de ce côté-ci de la rivière des Outaouais.

On comprendra que Macfarlane est lui-même un Goodyear (par sa mère), que cette chronique présentée comme un roman — et racontée par un narrateur né, comme l'auteur, en 1952 — est donc celle de sa propre lignée. *L'arbre du danger* constitue ainsi un texte hybride, où la fiction se mêle au récit biographique.

C'est en se lançant surtout sur les traces de Joe, de Ken et de Roland, les cofondateurs de la J. Goodyear and Sons, que Macfarlane récapitule



l'histoire familiale. « Trois hommes ne furent jamais moins appariés que les trois frères Goodyear pour se lancer ensemble en affaires », remarque le narrateur. Joe, le grand-père, était « l'homme d'action réaliste et efficace » ; Ken, « le fin négociateur et le diplomate », donnait de l'argent au Parti libéral et offrait des cadeaux au premier ministre Smallwood ; mais au sein de ce triumvirat formé de membres aussi complémentaires que désaccordés, la figure du grand-oncle Roland se distingue nettement. L'homme, dépeint comme un visionnaire, « avait semblé si souvent sur le point de faire fortune que la plupart des gens présumaient qu'il fût riche » ; c'est en quelque sorte sous l'égide de cet entrepreneur original et intéressant — ainsi apparaît-il, en tout cas, par le truchement du narrateur —, qui « naviguait à la périphérie des histoires de famille », que prend forme et sens une aventure sous-titrée « De souvenance, de guerre et de la quête de ses origines ». Sous-titre fort significatif au demeurant, car les Goodyear resteront hantés par la Première Guerre mondiale et voueront un véritable culte à leurs disparus.

Ils seront, aussi, Terre-Neuviens jusqu'à la moelle. Certes, les trois dirigeants de la J. Goodyear and Sons soignent, afin d'en tirer profit, leurs accointances politiques ; mais ce sont aussi de fervents patriotes grandement confiants dans les richesses de l'île. Et c'est ainsi que le portrait de famille se double habilement d'une Histoire de Terre-Neuve et d'un rappel des débats sur l'entrée dans la Confédération canadienne. On découvrira que certains rêvaient d'indépendance, d'autres d'une union avec les États-Unis. Par la grâce d'un style alerte et d'une fort bonne traduction, le destin des Goodyear, qui finit par se confondre à celui de l'île, nous est livré de façon extrêmement vivante. C'est en somme une province méconnue que David Macfarlane nous permet de découvrir.

Retrouvailles tardives

L'aide-mémoire, de Jane Rule, se consacre également à une histoire de famille. À une famille et à ses conflits, devrait-on préciser. Nous rencontrons David et Diana, des jumeaux, à l'âge de soixante-cinq ans. Ils sont donc parvenus presque au terme de leur vie, vie durant laquelle ils ne se sont guère côtoyés bien que tous deux aient toujours habité Vancouver. En fait, la distance a été telle que les enfants de David ne connaissent même pas leur tante.

Certes, David « avait vu Diana. Pendant quarante ans il avait eu juste assez de courage pour aller la voir le jour de leur anniversaire ». C'est seulement lorsque mourra Patricia, la femme de David, que ce dernier

se risquera à un rapprochement prudent. Il nous sera révélé assez finement que Patricia n'avait jamais accepté l'homosexualité de Diana. Et aujourd'hui, « cherchant dans son passé l'affection de sa sœur et de sa femme », David « rencontrait un double échec : son incapacité à réconcilier les deux femmes, un échec qui, pendant toutes ces années, avait scindé sa vie en deux ».

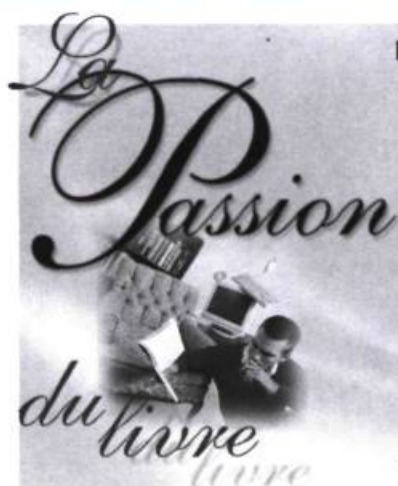
David était devenu lecteur de nouvelles à la radio, Diana avait choisi l'obstétrique et la gynécologie après la Deuxième Guerre mondiale. D'un long séjour en Angleterre pendant les hostilités, elle avait ramené la pétillante et volage Constance. Malgré les infidélités de cette dernière, le couple durait, il avait traversé les décennies. Depuis quelque temps, Constance perdait la mémoire et, à soixante ans, Diana avait cessé « de jouer le médecin/mère auprès de toutes ces femmes de manière si intime, si limitée » et se consacrait à « l'intimité illimitée des besoins » de son amante.

La mémoire est justement l'un des grands leitmotifs du roman. Évidemment à cause de Constance : si elle oublie les choses de la veille, elle est parfois assaillie par d'étranges réminiscences et puise en outre à des ressources mémorielles inattendues. À cause, aussi, des personnages mêmes de David et de Diana, tous deux habités par les regrets, par les souvenirs que font ressurgir les retrouvailles. C'est d'abord David, homme qui toute sa vie a donné l'impression d'être velléitaire, qui semble éprouver le besoin pressant de ces retrouvailles. Mais il appert que sa sœur a également souffert des quarante années de séparation. Et au fur et à mesure que les jumeaux recommencent à se côtoyer, le passé revit, évoqué par petites touches : la mort du père — survenue alors que celui-ci accourait à l'accouchement des jumeaux — ainsi que le remariage de la mère avec Hugh, « l'homme-porc », auront assurément déterminé la nature profonde des relations entre David et Diana.

À ses personnages, Jane Rule s'attarde finement, en explore les états d'âme avec tendresse, mais sans sensiblerie ni complaisance. De Vancouver, on ne verra pas grand-chose, ici le décor, la ville importent peu : *L'aide-mémoire* — qui s'intitule, en anglais, *Memory Board* — est avant tout un roman de l'intériorité. Et sans doute aussi de la réconciliation. Diana finira par connaître la famille de David, famille qui est également la sienne. Mais elle finira surtout par (re)connaître son frère.



David Macfarlane



Le Groupe Scabrini
a le plaisir d'annoncer
le mariage de deux
entreprises
passionnées
du livre.

IMPRESSION DE LIVRES
COURT ET MOYEN TIRAGES
COULEUR ET NOIR ET BLANC

AGMV
MARQUIS
IMPRIMEUR INC.

L'Imprimerie d'édition Marquis et AGMV L'Imprimeur deviennent :
AGMV Marquis Imprimeur inc.
et continuent de vous offrir les services d'une équipe
dynamique, innovatrice, dont les produits sont le reflet
d'une démarche de qualité sans compromis.

Quels que soient vos besoins en imprimerie...
laissez-nous vous faire une proposition!

1 - 8 0 0 - 3 6 3 - 2 4 6 8 (4 1 8) 2 4 6 - 5 6 6 6